

15. Nov. 1976

PORTRAIT

MWAMBUTSA IV, CITOYEN DE GENÈVE

862
57
« **M** WAMBUTSA, troisième étage », indique au rez-de-chaussée de l'immeuble cossu, mais anonyme, l'une des soixante boîtes à lettres. Plus précis, et à peine moins démocratique, l'annuaire téléphonique du canton de Genève mentionne dans la liste alphabétique : « *Mwambusta, Mwami Bangiricenge* », suivi de son adresse domiciliaire et de l'indicatif téléphonique de son appartement.

A Meyrin, banlieue résidentielle proche de l'aéroport de Cointrin, où il est installé, l'ancien chef de l'Etat du Burundi n'est pas un inconnu. Lorsqu'il se promène, beaucoup de passants le saluent amicalement d'un populaire « *Bonjour, monsieur* ». Il est vrai que le souverain, qui, au moment de sa déchéance, le 9 juillet 1966, se trouvait à Lausanne, une de ses résidences préférées, vit dans la banlieue genevoise depuis déjà plus de deux ans.

Légèrement voûté par l'âge, et par les soucis, ce sexagénaire volubile, qui s'exprime dans un français qu'il maîtrise relativement mal, témoigne d'une affabilité toute romande. Il est de taille relativement modeste pour un Tutsi, car ses frères de race sont généralement considérés comme les plus grands de tous les Africains, certains d'entre eux dépassant les 2 mètres. Le crâne entièrement chauve, dissimulant une légère myopie derrière des lunettes à la lourde monture d'écaille, M. Mwambutsa est vêtu avec beaucoup de recherche. Son costume prince-de-Galles, son pardessus de vigogne, ses bottillons, ses gants de peau, pourraient venir directement de Savile Row. Sa mise, soignée et sobre à la fois, est celle d'un gentleman britannique autant que celle d'un aristocrate noir.

Apparemment, le roi tutsi des rives des grands lacs d'Afrique centrale est pratiquement devenu citoyen de la « République de Genève ». Sans être cousu d'or, il est loin d'être dépourvu de ressources personnelles. La politique, dit-il, n'a plus le moindre intérêt pour lui, et tout se passe comme s'il voulait désormais ignorer les inexplicables et mystérieuses luttes de clans instaurées autour du pouvoir à Bujumbura. Enfin, le monde des affaires l'a pris dans ses rets.

C'est parce qu'il voulait fuir les intrigues de ceux de ses compatriotes que hante encore le rêve nostalgique d'une restauration monarchique que M. Mwambutsa a préféré les rives du lac Léman à la Belgique. En effet, de nombreux exilés burundis sont installés à Bruxelles, où ils intriguent dans l'attente de nouvelles mutations politiques à Bujumbura. D'ailleurs, la tradition qui règle d'une façon très stricte tout ce qui concerne la vie de la dynastie des Mwami ne laisse, comme nous l'indique notre interlocuteur, guère de place à l'initiative individuelle : « *Selon nos coutumes, c'est au peuple du Burundi de demander mon retour au pouvoir, s'il le désire, et non pas à son roi de se prononcer lui-même...* »

Bien qu'il ne semble habité par aucun esprit de revanche, peut-être le proscrit trouve-t-il un thème de satisfaction suffisant

dans le fait que les deux hommes qui l'ont trahi en juillet 1966 soient éliminés aujourd'hui. Le premier, son fils Charles, prince félon, qui, à dix-neuf ans, se fit proclamer mwami à sa place, sous le titre de Ntare V, a été chassé du pouvoir à son tour, le 28 novembre 1966, par un putsch, condamné à l'exil, puis tué après avoir été attiré dans un guet-apens au Burundi, « *grâce à l'entremise déloyale d'Iai Amin Dada* », complice dans ces circonstances, affirme M. Mwambutsa, des autorités de Bujumbura. Le second, le capitaine mutin Michel Micombero, mauvais ange du prince Charles qu'il dressa contre son père, pour le frapper ensuite avec plus d'efficacité, vient d'être renversé, le 1^{er} novembre dernier, par le lieutenant-colonel Joseph Bagaza.

Le du grand Mutaga, auquel les colonisateurs allemands s'en étaient, à l'époque du Ruanda-Urundi, entièrement remis pour l'administration locale, ne parle plus du pays de ses ancêtres qu'avec un profond détachement. « *Je n'ai aucun commentaire à faire sur ce nouveau coup d'Etat,*

nous dit-il quelques jours après le putsch du lieutenant-colonel Bagaza, *parce que j'ignore tout de la situation actuelle.* » Comme le fit lui-même pendant quelques années son fils Charles, M. Mwambutsa flirte avec des financiers européens, que fascine le prestige qu'ils pensent lié à la personne des altesses déchuës. Il s'apprête à créer au Kenya, en coopération avec quelques capitalistes belges, une usine de verrerie, dans la banlieue du port de Mombasa. C'est, du moins, ce qu'il nous explique avant de nous quitter pour se rendre dans l'un des plus beaux hôtels de Genève à l'exposition qu'organise Christie's pour ses ventes d'automne. Le Mwami effectue-t-il cette visite pour s'y porter acquéreur de bijoux, pour en vendre, ou pour mettre son expérience personnelle en matière de diamants au service de quelque acheteur désireux de préserver jalousement son incognito? Devenu citoyen de la Confédération helvétique, le prince du sang est-il, ou non, momentanément devenu courtier en joaillerie?

PHILIPPE DECREAENE.